

NON LA BIBLE N'A PAS BRÛLÉ

Angeline Cissé

Je m'appelle Angéline. Je suis née à Bouaké, une ville située au centre de la Côte d'Ivoire, au sein d'une grande famille. Ma mère était autrefois musulmane et mon père, adepte d'une secte.

Si j'ai décidé d'écrire ce livre, c'est avant tout pour obéir aux recommandations du Seigneur, que j'ai reçues à travers des visions et des songes. Par cet ouvrage, je souhaite témoigner de ce que j'ai vécu et montrer que la Bible demeure un merveilleux remède, la solution à toutes les situations de la vie.

L'Éternel continue aujourd'hui encore d'accomplir des miracles et des prodiges, car il veut nous interpeller, et nous sauver. Il est le Dieu de l'impossible, celui qui ne cessera jamais de guérir et de secourir ceux qui crient à lui.

Pour mieux comprendre mon histoire, il faut remonter bien avant ma naissance, à une époque où les croyances de ma famille prenaient racine dans l'animisme.

Mon arrière-grand-mère était animiste et adorait un fétiche. Pendant les grandes vacances, nous nous rendions souvent à Bouaké, dans la cour

familiale, une ville située au cœur de la Côte d'Ivoire, à environ 350 kilomètres d'Abidjan.

Dans cette cour, mon arrière-grand-mère avait construit une petite maison dédiée à son idole. Ma grande sœur et moi avions alors pour mission d'y déposer de la nourriture pour le fétiche. C'était une tâche que nous accomplissions sans vraiment en comprendre le sens, mais qui faisait partie du quotidien spirituel de notre famille à cette époque. C'était une imposante statue faite de bois et de paille, assise sur un petit tabouret. Curieusement, une portion du repas lui était toujours réservée chaque fois qu'on préparait à manger. Et le lendemain, lorsque nous allions récupérer les assiettes, nous les retrouvions vides. Je ne sais pas comment cette statue faisait pour manger, mais c'était très effrayant. Cela était pareil tous les jours, sauf lorsque la nourriture servie ne lui plaisait pas. Ma grande sœur redoutait vraiment ce fétiche. Un jour, lorsque notre aïeule lui demanda d'apporter le repas à son idole, elle se contenta de le déposer sur le seuil de la porte, n'osant pas entrer. Voilà pourquoi à plusieurs reprises, j'ai dû l'accompagner dans la pièce pour y déposer la

nourriture. Nous le faisions sans vraiment comprendre la portée de ces gestes. Pour nous, c'était une simple tradition familiale, un devoir envers notre arrière-grand-mère. Pourtant, dans le monde spirituel, ces pratiques ouvraient déjà des portes que nous ignorions.

Plus tard, lorsque j'ai rencontré le Seigneur Jésus, j'ai compris que ce que nous faisions alors n'était pas anodin. Ce n'était pas de simples coutumes, mais une alliance spirituelle qui pesait sur notre famille depuis des générations. Toutefois Dieu, dans son immense amour, avait déjà prévu un plan pour nous en délivrer.

Mon arrière-grand-mère adorait donc cette statue de paille et faisait également de la voyance. Ma grand-mère par contre était chrétienne et fréquentait une assemblée protestante. Notre vie était une combinaison d'église et d'animisme.

Ainsi, tous les dimanches, nous nous rendions dans une assemblée protestante située à Koko, un district de Bouaké. Souvent, nous priions avec ma grand-mère le matin au réveil et le soir avant de nous coucher. Je me souviens aussi qu'elle aimait nous lire le Psalme 91 chaque fois que

nous devions partir en voyage. Elle y prenait un véritable plaisir. Et les dimanches, jour de culte, nous nous faisions beaux et belles pour aller à la messe. Mais à cette époque, j'étais beaucoup tourmentée par les esprits mauvais. Je dormais très mal et je parlais beaucoup durant mon sommeil. Ma grand-mère s'était rendue compte que certaines paroles que je prononçais en dormant se réalisaient ensuite dans la réalité. Elle en parla alors à ma mère et lui confia également les songes qu'elle faisait depuis ma naissance. Dans ces rêves, elle me tenait dans ses bras, tandis que des individus nous poursuivaient pour essayer de me prendre. Elle s'enfuyait alors avec moi et se retrouvait à nager dans une grande étendue d'eau. Finalement, elle parvenait à atteindre l'autre rive, et ces gens disparaissaient sans jamais réussir à m'attraper.

Quand j'ai eu cinq ans, mes parents ont emménagé à Koumassi, un quartier d'Abidjan. Nous vivions dans un appartement de trois pièces situé au rez-de-chaussée. Mes frères et moi partagions la même chambre avec une tante, tandis que mes parents occupaient la seconde. Mon père était officier de police et ma mère

travaillait comme secrétaire dans une entreprise locale. À cette époque, je pleurais très souvent, car de nombreuses manifestations démoniaques se produisaient dans notre domicile. Ce logement était véritablement hanté. Il était habité par des esprits que je voyais presque dans chaque pièce de la maison. Mais lorsque j'en parlais, personne ne me croyait. Mes frères, eux, me traitaient de menteuse. Je cherchais désespérément une solution pour me débarrasser de ces visions, sans jamais en trouver. Ces esprits semblaient présents partout dans la maison, et j'avais même l'impression qu'ils me suivaient. Chaque fois que je me couchais, un être s'asseyait au bord de mon lit et posait sa main sur moi. C'était une femme, en forme d'ombre, qui venait presque toutes les nuits et j'étais terrifiée.

Parfois, ces esprits se tenaient devant la fenêtre de notre chambre et parlaient toute la nuit. Leur présence troublait mon sommeil, et j'avais une immense peur de dormir seule.

Donc le soir, je m'installais près dans le canapé du salon pour dormir en même temps que mes frères. Eux restaient tard devant la télévision, tandis que je m'endormais toujours la

première dans le fauteuil. Par la suite, ils me réveillaient, et j'allais me coucher avec eux dans la chambre. C'était la stratégie que j'avais imaginée pour que nous allions tous au lit ensemble, car j'avais vraiment peur de me retrouver seule.

Mais un jour, profitant de l'absence de mon père parti en voyage, mes frères ne m'avaient pas réveillée. Ils m'ont laissée dormir dans le canapé du salon. C'est alors, qu'un bruit m'a tirée de mon sommeil. J'ai aussitôt sauté du canapé et couru me réfugier dans mon lit. C'est ainsi que j'ai vu plusieurs petites créatures étranges entrer dans notre chambre. Elles jouaient sur le lit superposé que nous partagions. L'une d'elles avait même pris un de mes pagnes et s'en servait pour grimper, en montant et descendant. C'était effrayant. J'ai donc fermé mes yeux pour ne plus les voir, mais, j'ai eu peur, car je réalisais que je les voyais encore.

Il m'arrivait énormément de choses étranges à cette époque. Lorsque j'exprimais par exemple un désir, il se réalisait aussitôt. Ces esprits le faisaient se manifester juste devant mes yeux. Je me souviens, par exemple, d'un jour où je partais

à l'école sans argent de poche. Je me suis dit en moi-même : Si seulement je pouvais trouver un peu d'argent pour m'acheter des gâteaux ! A l'instant même, j'ai vu, posé sur le sol juste devant moi, le montant exact que j'avais souhaité, alors qu'une seconde plus tôt, il n'y avait absolument rien par terre. Ce genre de chose m'est arrivée à plusieurs reprises.

Au niveau scolaire, j'étais très brillante. Je n'avais presque pas besoin de fournir d'efforts pour apprendre. Au primaire, j'ai été première de la classe tout au long de mon cycle scolaire, ce qui m'a valu les félicitations du président de la République de côte d'ivoire de l'époque, qui récompensait les meilleurs élèves du pays.

En classe de CE1, par exemple, je faisais les devoirs de mes frères, qui étaient en CM2. Je jouais ainsi avec les notes et décidais moi-même du rang que je voulais occuper pour faire du chantage à ma mère. Selon les cadeaux qu'elle m'offrait, je restais première de la classe. Sinon quand je n'obtenais rien, je faisais exprès de descendre à la 3^e ou 4^e place, juste pour lui faire du mal.

En ce qui concerne mon père, il n'était pas très présent pour notre éducation. Il rentrait toujours très tard, parce qu'il avait des réunions nocturnes avec sa secte et il voyageait énormément.

Quand il était là, il était très sévère et n'hésitait pas à nous frapper avec ses ceintures ou ses chaussures. Un jour, mon grand frère a eu une mauvaise idée. Il nous a incités à boire du Fanta que notre père avait acheté. J'étais en grande section de maternelle à ce moment-là. Il s'en est rendu compte et, le matin, il nous a réveillés très tôt pour nous frapper. Cette fois, ce n'était pas une ceinture qu'il tenait à la main, mais une chaîne de vélo. Et il nous a frappés à tour de rôle. Quand vint mon tour, je le regardai droit dans les yeux, espérant qu'il comprendrait le danger de l'objet qu'il tenait et qu'il m'épargnerait. Mais il me commanda de tendre la main et me frappa à mon tour. J'ai alors hurlé et pleuré de toutes mes forces. J'avais une peur profonde de mon père.

Les nuits lorsqu'il rentrait, il avait pour habitude d'appeler ma tante, pour qu'elle lui ouvre la porte d'entrée. Et un jour pendant que nous dormions, je suis tombée de mon lit. Une fois par terre, j'ai vu la porte de la chambre grande

ouverte et une silhouette apparaître dans le couloir. C'était un géant, immense, qui avançait lentement en appelant ma tante par son prénom.

Prise de peur, je me suis précipitée dans mon lit, me recouvrant de mon drap et fermant les yeux. Malgré cela, je continuais à voir cette créature. Elle est entrée dans la chambre et a commencé à tourner autour du lit où ma tante était couchée, l'appelant par son prénom à trois reprises, mais cette dernière n'a pas répondu. Puis, tout aussi soudainement qu'elle était apparue, la créature a disparu. Le matin, je me suis réveillée, animée par la peur à cause de ce que j'avais vu. Au petit déjeuner, j'ai tout raconté à mes frères, chaque détail de cette nuit-là. Mais ils ne m'ont pas crue et se sont mis à rire, me traitant de menteuse. Ma tante, qui était présente, leur a demandé de se taire. Elle leur a dit que je disais la vérité, qu'elle aussi avait entendu cette voix l'appeler, mais qu'elle avait choisi de ne pas répondre.

À cet instant un silence pesant s'installa, chacun comprenant qu'il se passait quelque chose d'anormal. Mais mon père, lui, continua sa route, fidèle à ses réunions avec la secte, indifférent à ce qui se jouait autour de lui.

À cette époque, une rumeur circulait à propos des nombreuses disparitions mystérieuses : on disait que lorsqu'une voix invisible vous appelait et que vous répondiez, vous disparaissiez mystiquement, sans jamais être retrouvé. Cependant ma tante avait choisi de ne pas répondre, et le Seigneur l'a gardée.

Aujourd'hui, elle est une fervente servante du Seigneur, qui persévère dans une assemblée évangélique, témoignant de la grâce et de la puissance de Dieu.

Peu de temps après ces événements, mon père annonça à ma mère que le chef de la secte qu'il fréquentait, souhaitait que je rejoigne leur groupe. Ma mère s'y opposa fermement, refusant de me voir entraînée dans ces pratiques. Mais, malgré son refus, il a contourné sa décision en passant par la fille d'un de ses amis. Cette dernière faisait également partie de l'organisation, et sa mission était de me conduire jusqu'à leur siège. Peu à peu, elle se rapprocha de moi et devint mon amie. Nous jouions souvent ensemble, sans que je me doute de ses véritables intentions. Un jour, après que nous ayons passé un moment à jouer, elle me proposa

de l'accompagner quelque part. Sans me douter de quoi que ce soit, j'acceptai. Elle me conduisit directement dans le lieu où se réunissait la secte. C'était une maison inachevée, sombre et lugubre. Sur l'un des murs, une grande image de Jésus était peinte en rouge sur un fond noir. Mais cette image, loin d'inspirer la paix, dégageait une force inquiétante, maléfique.

Je compris aussitôt, dans mon esprit, que ce n'était pas le véritable Jésus, ce n'était pas le Très-Haut. J'ai eu des palpitations, j'étais terrifiée, je me suis donc enfuie. La terreur m'a poussée à courir sans me retourner.

Depuis ce jour-là, je n'ai plus revu cette petite fille qui était pourtant devenue mon amie.

Quelques temps plus tard, ma mère donna naissance à mon petit frère. Sa venue fut un véritable tournant dans ma vie. Pour un instant, elle me fit oublier toutes les épreuves et les moments pénibles que je traversais. Dès que je rentrais de l'école, je déposais mon cartable sans attendre pour le prendre dans mes bras. Je l'aimais énormément, et sa présence remplissait mon cœur d'une joie immense. Malheureusement

une nuit, tout bascula. Ma mère me réveilla en hurlant, les larmes coulant sur ses joues, et les mots qui sortirent de sa bouche résonnèrent avec une intense douleur : « Mama, mama, Aziz est mort ! ». Mama était le petit surnom que mes parents m’avaient donné, et Aziz, le prénom de mon petit frère. Quoi ? Nous avions joué ensemble ce jour même !

Je me levai, étourdie, en pleurant à chaudes larmes. Il était encore dans la maison, dans la chambre de mes parents. Mon grand frère le tenait dans ses bras, mais il était là, inerte. Mort, à seulement dix mois, quelle peine !

Dans la chambre de mon père, un portrait du chef de sa secte était accroché au mur. Avant de mourir, Aziz avait fixé cette image d'un regard chargé de mystère. Mon grand frère nous a raconté avoir essayé à plusieurs reprises de détourner son attention, mais il revenait toujours à la photo, jusqu'à ce qu'il rende son dernier souffle, les yeux rivés sur cette image. Était-ce un message que mon petit frère cherchait à nous transmettre ? Tel est-il que son décès soudain et tragique m'a plongée dans une grande tristesse, qui s'est peu à peu transformée en colère. Je ne

supportais plus de voir d'autres bébés, et je jalouslyais mes amies qui avaient encore leur petit frère. Les voir jouer et s'épanouir avec lui me fendait le cœur, me rappelant cruellement l'absence de mon Aziz que j'avais tant aimé. Puis un jour, poussée par un sentiment de jalouslyie et de désespoir, j'ai voulu faire du mal à ce bébé pour que mes amies ressentent la même douleur que moi. Je me suis proposée de lui donner à manger. Le plat était à base de poisson et j'aperçus une arête que personne n'avait remarquée, mais je ne l'ai pas retirée exprès. Au moment où j'essayais de porter la cuillère à sa bouche, l'une de ses sœurs s'en aperçut et retira l'arête à temps. J'étais complètement perdue, hantée par la colère et le chagrin qui m'habitait depuis la mort mon petit frère.

Plus tard, ma grand-mère paternelle est décédée. Quant à ma grand-mère maternelle, elle était venue nous rendre visite à Abidjan. Les médecins lui avaient diagnostiqué un cancer du sein. Elle passa quelques jours avec nous avant de retourner à Bouaké. Chaque soir, après sa douche, elle s'installait sur un petit tabouret dans la cuisine pour faire bouillir de l'eau. Je la voyais

ensuite y plonger une serviette, l'essorer puis masser doucement son sein avec. Une petite bosse y était apparue, et elle se plaignait de douleurs sous l'aisselle, là où un ganglion s'était formé. Quelques temps plus tard, elle est repartit chez elle.

Par la suite, nous avons déménagé dans un grand appartement situé dans un quartier résidentiel d'Abidjan. À cette période, la situation financière de mon père avait considérablement changé. Il quitta la police pour se lancer dans les affaires.

Il fonda une société de transit et acquit de nombreux biens. Notre condition de vie s'améliora alors, et nous connûmes un certain confort.

Pendant les grandes vacances, nous sommes retournés rendre visite à notre mamie. Sa santé s'était considérablement dégradée. Ma sœur aînée, qui vivait auprès d'elle, m'a confié la gravité de son état. Elle m'expliqua que notre grand-mère ne pouvait plus porter de soutien-gorge et utilisait à la place un petit morceau de pagne pour soutenir son sein, tant il avait enflé. Malgré sa faiblesse physique, elle restait une

véritable battante. J'aimais beaucoup ma grand-mère et elle aussi m'aimait énormément.

Après sa douche, elle s'enfermait à clé dans sa chambre pour soigner son sein. J'étais la seule à qui elle permettait d'entrer. Elle s'asseyait alors sur un tabouret, gardant toujours près d'elle de l'eau chaude et une serviette. Mais cette fois, elle tenait aussi un couteau de cuisine, qu'elle utilisait pour retirer les morceaux de chair abîmée. La tumeur s'était aggravée, et faute de traitement adéquat, elle se soignait comme elle pouvait. Ma grand-mère n'avait jamais bénéficié de chimiothérapie ni de soins adaptés.

Chaque jour était pour elle une épreuve, une lutte constante contre la douleur.

Un jour, en entrant dans sa chambre, je la trouvai allongée sur son lit, les larmes aux yeux.

Lorsqu'elle me vit, elle me fixa longuement. Je lui demandai si elle voulait voir ma mère ; elle hocha la tête et continua de pleurer. Alors je m'assis sur le sol, à ses côtés, et elle ne détourna pas son regard du mien. Je lui ai alors demandé si elle voulait que nous priions ensemble. Elle acquiesça doucement, et nous avons prié, toutes

les deux, dans un moment de profonde communion.

À la fin des vacances, il fallut retourner à Abidjan. C'est le cœur lourd que je quittai ma grand-mère, les larmes aux yeux et la gorge serrée par les sanglots.

Une fois rentrée, son image demeurait vivante dans mon esprit. Je repensais sans cesse à son regard, à sa douleur, mais aussi à la force et à la foi qui la portaient malgré la maladie. Chaque jour, mes pensées se tournaient vers elle, et j'attendais avec impatience les grandes vacances pour la revoir. Une part de moi était restée à Bouaké, auprès de cette femme courageuse qui avait tant marqué mon enfance.

Mais, un jour, notre chauffeur vint nous chercher après l'école. Il nous annonça que notre grand-mère venait de mourir. Un cri de douleur s'échappa de ma gorge, et je pleurai de toutes mes forces. À notre arrivée à la maison, je vis ma mère complètement anéantie, soutenue par des proches, et incapable de se tenir debout.

Peu après, ils partirent pour Bouaké, et moi, je restais là, submergée par le chagrin. La perte de

ma mamie venait de me dévaster. Alors je compris que c'était son adieu, qu'elle me disait au travers de son regard plein de larmes, le jour où nous avions prié ensemble. Ce moment resterait gravé dans mon cœur à jamais.

Me voilà de nouveau face à un décès tragique. Ma grand-mère que j'aimais tant, venait de succomber à un cancer du sein et était partie pour toujours.

L'année suivante, j'avais dix ans. À ma grande surprise, mon père décida d'organiser une fête pour mon anniversaire. Cet événement, en apparence anodin, avait pour moi une portée particulière, car dans notre famille, nous ne fêtons jamais nos anniversaires.

Je me souviens qu'une fois, j'avais longuement insisté auprès de ma mère pour qu'elle m'en organise un, surtout parce que j'avais obtenu de bons résultats scolaires. Elle avait fini par céder à ma demande. Ce jour-là, j'avais invité mes amis. Nous avions acheté des boissons, des biscuits et mis de la musique pour que la fête soit belle. Mais lorsque mon père rentra à la maison, tout bascula. Furieux, il chassa tout le monde.

Certains enfants, pris de panique, s'enfuirent même par le balcon. Une fois la maison vide, ma mère osa lui reprocher son attitude en lui disant qu'il exagérait. Après un long silence, il me demanda de rappeler mes amis. Quelques-uns revinrent timidement, mais d'autres, effrayés, préférèrent rester chez eux. Nous avions repris la fête, mais elle n'avait plus la même saveur.

C'est pourquoi, lorsque mon père prit lui-même l'initiative de m'organiser une fête pour mes dix ans, j'étais complètement étonnée.

Il m'acheta de nouveaux vêtements, un superbe gâteau et des boissons pour l'occasion. Il alla même jusqu'à me filmer, pour immortaliser ce moment. Mais plus que tout, c'est sa parole qui me marqua à jamais. Il s'approcha de moi, me regarda droit dans les yeux et me dit doucement : « Mama, tu es l'espoir de la famille. »

J'étais à la fois surprise et fière de ces paroles. Sur le moment, je crus qu'il faisait allusion à la réussite matérielle. Dans mon esprit, je m'imaginais déjà femme d'affaires, prospère et influente, possédant de nombreux biens comme lui. Mais, avec le temps, je compris qu'il ne

s’agissait pas d’une simple parole, et encore moins d’une ambition terrestre. Ses mots portaient une dimension spirituelle que je ne pouvais saisir alors. Je ne comprenais pas encore le sens profond de cette déclaration, mais elle se grava dans mon cœur comme une semence.

Bien des années plus tard, j’ai réalisé que, ce jour-là, Dieu parlait déjà à travers mon père. Par cette phrase simple, Il me révélait une part de ma destinée. Le Seigneur avait déjà posé sa main sur moi, préparant en silence le chemin qu’Il me ferait emprunter. Oui, le Tout Puissant veillait déjà sur ma vie, utilisant même la bouche de mon géniteur. Mon père, en effet, avait tenté de m’intégrer dans sa secte, mais par la grâce du Très-Haut, ses efforts restèrent vains. Tous leurs plans furent anéantis. Il comprit alors que j’étais celle par qui Dieu briserait ces liens et délivrerait notre famille de ses pactes ténébreux. Ce qu’il avait déclaré, le Seigneur allait l’accomplir en son temps.

Quelques années plus tard, nous avons emménagé dans une villa avec piscine. Mais, malheureusement, des événements étranges se produisaient également dans cette nouvelle

maison. Mon père avait acheté trois voitures neuves : une pour lui, une pour ma mère et une pour nous. Nous avions un chauffeur qui nous conduisait à l'école. Un matin, à notre réveil, nous découvrîmes des crottes de mouton autour de la voiture de mon père. Elles étaient soigneusement disposées, de manière à former un cercle autour de son véhicule. Nous étions tous intrigués, car le portail d'entrée était soigneusement fermé à clé avec une chaîne et un cadenas. Et surtout, personne n'avait entendu le moindre bruit d'animaux. Comment ces moutons avaient-ils pu entrer et sortir de la maison sans que nous les entendions, alors que le portail était fermé ? Et que signifiait ce cercle mystérieux autour de la voiture ? Même notre père était profondément troublé par cet événement. Sans prononcer un mot, il prit des photos.

Cet incident laissa toute la famille dans l'incompréhension et la crainte. Nous sentions que quelque chose de surnaturel se manifestait autour de nous. Petit à petit, il devint clair que ces événements n'étaient pas de simples coïncidences, mais des signes d'une force surnaturelle à l'œuvre. J'étais donc envahie par la

peur, et je faisais souvent des cauchemars terrifiants. Parfois, je me réveillais avec d'étranges griffures sur le corps, comme si j'avais été attaquée dans mon sommeil. Je ne comprenais pas ce qui m'arrivait, ni d'où venaient ces marques. Pendant ce temps, mon père connaissait une réussite financière. Ses affaires prospéraient à grande vitesse, et l'argent affluitait. Cela était étrange, comme si cette prospérité n'était pas entièrement naturelle. Mais cela échappait à ma compréhension.

Notre dernier déménagement nous conduisit dans une villa encore plus grande, également avec une piscine. Une fois installés, notre père rangea tous ses livres occultes dans la bibliothèque du salon, en nous interdisant formellement de les lire.

Lorsque j'étais en 4^e, ma curiosité me poussa à défier l'interdiction de mon père. Ainsi je me mis à lire ces livres occultes et en fus profondément bouleversée. Certains expliquaient comment empoisonner quelqu'un mentalement, et plusieurs insistaient sur l'idée d'obtenir la richesse au prix du sacrifice humain. L'un de ces livres expliquait en détail comment pratiquer des sacrifices à l'aide de crânes et d'ossements

humains pour acquérir la richesse. Ils devaient être disposés dans un cimetière selon une forme géométrique précise, puis accompagnés d'incantations. À mesure que je lisais, une pensée effrayante me traversa l'esprit : et si mon père avait réellement accompli ces choses ? Cette idée me bouleversa.

Pourtant, chaque jour, en rentrant de l'école, je me cachais dans un coin de la maison pour continuer ma lecture. Je voulais tout comprendre, et tout savoir. Mais peu à peu, je sentis qu'une force obscure s'emparait de moi. Elle me faisait convoiter les biens matériels et me poussait à nourrir de mauvaises pensées, comme si le mal cherchait à m'envoûter à mon tour. Cette voix démoniaque me parlait au fond de moi.

Je ne pouvais plus supporter cela, alors j'ai fugué, car il y'avait une atmosphère insupportable dans notre maison.

J'ai donc profité d'un après-midi où ma mère était occupée et mon père au travail pour quitter mon domicile. Je me suis mise à errer dans le quartier en zone 4 en allant dormir chez différents amis de la famille. Je leur ai dit des

mensonges pour qu'ils m'hébergent. C'est ainsi qu'un jour, dans mon errance je vis un panneau sur lequel était inscrit : « La Maison de la Bible ». Dans mon cœur, lorsque je lus le mot « Bible », je me suis immédiatement dit que j'y trouverais une solution à tous mes problèmes. Voilà pourquoi je suivis la flèche indiquant la direction, jusqu'à une maison et je sonnai à la porte. Un pasteur et son épouse, qui habitaient ce lieu, eurent la gentillesse de m'accueillir. Ils m'écouterèrent avec attention, sans jugement, et avec une grande compassion. Puis ils me parlèrent du Seigneur Jésus, prièrent pour moi et me conseillèrent de rentrer chez moi. Ils m'invitèrent également à participer à leurs rassemblements.

C'est ainsi qu'après ces trois jours de fugue, je retournai à la maison, le cœur légèrement apaisé et rempli d'espérance. Ma maman, mes frères et ma sœur furent submergés de joie en me retrouvant et se précipitèrent dans mes bras. Moi aussi, j'éprouvais un bonheur immense de revenir à la maison, et surtout de les retrouver. C'est ainsi que je me mis à raconter à ma mère, ma rencontre avec le couple pastoral. Je lui

exprimai aussi mon désir de rejoindre leur assemblée et de suivre le Seigneur Jésus Christ.

Elle accueillit ma décision sans hésitation et informa mon père dès son retour le soir même.

Il devint furieux et se mit à me frapper avec sa chaussure et sa ceinture. Puis il m'étrangla et frappa ma tête à plusieurs reprises avec ses souliers. J'hurlais et appelaïs à l'aide, mais ma mère ne bougeait pas. Elle était assise dans le canapé, donnant dos, ne regardant pas la scène, craignant d'être frappée à son tour. Sous les coups, je perdis connaissance, et tout devint un trou noir. Je me réveillai ensuite dans les bras de ma mère, et mes larmes reprirent leur cours, mêlées à la douleur.

Le lendemain j'ai dû me rendre à l'école en dépit des ecchymoses et des bosses sur ma tête. Cela était visible malgré mes cheveux. Mais quand je suis arrivée en classe, je n'étais pas en mesure d'assister aux cours. Les images de la veille me hantaient, et je me renfermai sur moi-même. Même pendant la récréation, je restai isolée, assise seule sur un banc. C'est ainsi qu'une camarade de classe s'approcha et me demanda ce

qui m'était arrivée à la tête. J'inventai une chute, mais elle ne me crut pas. Elle connaissait mon père et savait qu'il était très sévère et violent. Ensuite elle me demanda si c'était lui qui m'avait fait ça, mais je restai silencieuse et ne répondis rien.

Plus tard, je commençai à assister régulièrement aux réunions de cette assemblée chrétienne, puis je participai à un camp biblique qu'ils avaient organisé. Tous les samedis, j'y allais pour suivre les cours bibliques, et j'étais très assidue. Dans cette villa se trouvait également une bibliothèque, où j'achetais des brochures avec mon argent de poche. C'est là que je remarquai qu'ils vendaient aussi des ouvrages sur la secte à laquelle mon père appartenait. Ces traités décrivaient l'aspect satanique de cette secte, mais expliquaient aussi comment en sortir par l'acceptation du Seigneur Jésus. Je décidai de les acheter et, en rentrant à la maison, je les glissai discrètement sous la porte de la chambre de mon père, espérant qu'il les lirait. Craignant sa réaction, je ne pouvais pas les lui remettre directement ; c'était donc le moyen que j'avais trouvé pour qu'il puisse les lire.

Ainsi, chaque matin en me réveillant, je vérifiais qu'il les avait vus et pris. Mon père lisait bel et bien ces traités, car ils n'étaient plus sous sa porte. Peu à peu, j'aperçus qu'il ne participait plus à ses réunions nocturnes. Nous n'en avons jamais discuté, mais il savait que j'avais découvert beaucoup de choses concernant l'organisation qu'il fréquentait et que je voulais l'en sortir. C'était vraiment mon objectif.

Peu de temps après, je participai à un camp biblique d'une semaine. C'est là que ma vie fut entièrement transformée et que je rencontrais le Dieu véritable. Désormais, il m'était impossible de me séparer de la Bible. Ce livre était devenu mon livre de chevet. Je le lisais constamment, et, peu à peu, une véritable transformation s'opérait en moi. Tout ce que je voyais auparavant semblait désormais sans valeur, comme de la boue à mes yeux. Je ne pouvais m'empêcher de parler du Seigneur Jésus à mon entourage, et je ne passais jamais une journée sans ouvrir ma Bible. Chaque nuit, avant de m'endormir, je la serrais contre moi et la posais juste à côté de mon lit. Ce merveilleux livre était devenu mon compagnon quotidien, ma source de force et de

lumière. Avec le temps, ma relation avec le Seigneur au travers de la lecture de la Bible devint de plus en plus intime. Je cherchais à appliquer ses enseignements dans chaque aspect de ma vie, que ce soit à la maison ou avec mes amis.

La paix et la joie que j'y trouvais surpassaient tout ce que j'avais connu auparavant. Peu à peu, cette foi nouvelle me donna le courage de faire face aux épreuves, et de résister aux influences négatives autour de moi. Chaque jour, je sentais la présence de Dieu plus proche, comme une lumière qui m'éclairait et me guidait.

Cette transformation intérieure fut le début d'un véritable voyage spirituel, qui allait marquer toute ma vie. Chaque fois que je m'endormais, j'avais la vision de la présence d'un ange au-dessus de ma tête. Je savais qu'il veillait sur moi, m'enveloppant d'une paix profonde et d'une protection bienveillante. Une atmosphère douce et céleste, s'installait alors dans ma chambre, apaisant mon cœur et chassant toute crainte.

Le Psaume 34:8 ne dit-il pas que « l'ange de l'Éternel campe autour de ceux qui le craignent

et les délivre » ? J'ai découvert ce verset bien longtemps après, et ce fut une révélation.

Cette promesse s'était réellement manifestée dans ma vie, me protégeant chaque jour en me guidant dans mes voies.

Mais pour mon père, la situation fut différente. Lorsqu'il arrêta de fréquenter la secte, il commença à se plaindre d'esprits qui venaient l'attaquer la nuit. Il se tourna alors vers un prêtre catholique, qui lui donna de l'eau bénite et des rameaux. Chaque nuit, je le voyais arroser les murs de la maison avec cette eau. Je l'observais impuissante, car il souffrait et était profondément bouleversé par ces événements. Peu à peu, il commença à perdre tout ce qu'il avait acquis : sa boulangerie, son entreprise, ses voitures, ses maisons et il finit par être emprisonné. À ce moment-là, les choses s'accélérèrent dans la mauvaise direction pour nous. Des huissiers de justice furent engagés et saisirent tous nos biens, au point que nous n'avions même plus de chaises pour nous asseoir. À la suite de ces saisies, l'électricité fut coupée faute d'argent pour régler les factures. Nous vivions désormais dans le noir, éclairés seulement par des bougies, dans une

grande misère. Le manque d'argent était si critique que nous ne pouvions même plus nous nourrir correctement. Mais malgré tout cela, j'avais gardé ma foi en Dieu. Une paix profonde m'habitait, même au milieu de toutes ces épreuves. Je passais mes journées à lire la Bible et à passer du temps dans la présence du Seigneur. Moi qui avais autrefois peur du noir, le Seigneur m'avait délivrée de cette crainte.

Lorsque tout le monde dormait, je sortais seule dans le jardin, plongé dans l'obscurité, pour être dans l'intimité avec le Très-Haut. Je ne ressentais aucune peur, mais seulement la joie d'être en communion avec mon Père céleste. Je marchais au bord de la piscine, lui confiant mes pensées, et il me remplissait de sa paix. Je ressentais sa douce et rassurante présence. C'étaient des moments magnifiques, hors du temps, où je me sentais véritablement enveloppée de son amour.

Lorsque mon père a été incarcéré, nous n'avions pas pu lui rendre visite, faute d'argent pour le transport. Nous avions alors vu les membres de sa famille affluer pour récupérer tous ses effets personnels. Mon père avait longtemps servi cette secte, mais lorsqu'il décida de s'en éloigner, il

perdit tout. Tout ce qu'il avait possédé s'évanouit, ne lui laissant absolument rien. En fin de compte, il aurait peut-être mieux valu qu'il reste dans la police, car animé par le désir de s'enrichir, il s'est retrouvé piégé dans un cercle satanique et destructeur.

C'est dans ces circonstances que nous sommes retournés à Bouaké, dans la maison familiale construite par ma grand-mère. Nous avions l'habitude d'y passer les vacances, mais cette fois, les choses étaient bien différentes, car nous venions pour nous y installer définitivement. Nos moyens étaient limités et mon père se trouvait toujours en prison. Malgré tout, nous avons été accueillis avec chaleur et enthousiasme.

Je me souviens de l'affection que nous témoignaient les habitants du quartier à chacune de nos visites. Autrefois, nous étions considérés comme des privilégiés, parce que nous avions un chauffeur et un certain confort de vie. Chaque fois que nous arrivions, les voisins venaient nous saluer, et les repas s'enchaînaient pour nous souhaiter la bienvenue. J'avais aussi de jolis vêtements que je prêtai volontiers à mes amies qui n'avaient pas les moyens de s'en offrir.

Ce furent des moments heureux, empreints de joie et de partage, bien que le contexte cette fois fût tout autre.

Ma mère faisait preuve d'une grande générosité. Presque chaque vendredi à l'époque où notre situation financière était confortable, elle m'emménait avec elle dans sa voiture. Elle achetait alors des sacs de riz, et des vivres que nous distribuions aux personnes démunies du quartier où nous habitions. Elle trouvait toujours une joie particulière à donner, à aider, afin de soulager la misère d'autrui. C'était un vrai modèle de générosité.

Notre installation à Bouaké marqua le début d'une nouvelle étape de notre vie. Tout semblait différent. Le confort d'autrefois avait disparu, et nous devions désormais apprendre à vivre avec très peu. Ma maman faisait preuve d'un courage admirable pour subvenir à nos besoins, malgré le poids de l'absence de mon père. Chaque jour apportait son lot de défis et d'épreuves.

Ce renversement de situation m'a enseigné que la vie est faite de saisons, mais même dans le manque, le Seigneur demeure fidèle.

C'est ainsi que ma mère se mit à rechercher du travail comme secrétaire dans les entreprises de la ville, le métier qu'elle exerçait auparavant. Chaque matin, elle se préparait avec espoir pour aller déposer des candidatures, mais ses efforts restaient toujours vains. Les rares entretiens qu'elle obtenait se soldaient toujours par des réponses négatives. Peu à peu, notre situation financière se dégrada. C'est pourquoi ma maman décida de se tourner vers le petit commerce.

Nous avons commencé par vendre des oranges, puis de l'aloco (bananes frites), avec l'aide d'une cousine. Mais les gains étaient dérisoires, et à peine suffisants pour couvrir nos besoins les plus essentiels, comme se nourrir. Devant ces difficultés, il devint impossible de poursuivre cette activité, et nous avons dû y mettre fin.

Mais malgré le manque dans lequel nous vivions, ma mère continuait d'aider ceux qui étaient dans le besoin. Elle n'avait plus d'argent, mais son cœur demeurait plein de compassion. Ne pouvant plus offrir de vivres, ni de l'argent, elle donnait désormais ce qu'elle possédait encore : ses complets de pagne. Elle les offrait à des femmes fanico, ces laveuses de vêtements, qui vivaient

dans une pauvreté extrême et portaient souvent des habits usés ou déchirés. Elle le faisait malgré les épreuves que nous traversons. Sa foi et sa générosité demeuraient intactes, comme si elle refusait de laisser les difficultés, éteindre la lumière de son cœur.

Par son exemple, j'ai appris que donner ne dépend pas de ce que l'on a, mais de l'amour que l'on porte en soi, pour autrui.

Pendant ce temps, je prenais plaisir à partager mon amour du Seigneur avec les enfants du voisinage. Je leur enseignais des cantiques et leur racontais des histoires de la Bible. Une petite voisine musulmane restait même après le départ des autres enfants pour me poser des questions sur les Écritures. Elle était fascinée par ce qu'elle découvrait. Ce temps passé avec eux portait déjà des fruits que je ne pouvais imaginer.

Aujourd'hui, cette curiosité de l'enfance s'est transformée en foi véritable : elle s'est convertie au Christianisme et persévère dans la voie du Seigneur. Je bénis le Tout-Puissant pour sa vie transformée et pour l'œuvre qu'Il accomplit à travers elle.

Ces moments furent vraiment précieux, et je n'ai jamais reçu de plaintes de la part des parents. Hélas, la joie des vacances fit place à une autre réalité. La rentrée scolaire arrivait, et nous n'avions pas les moyens pour payer mon inscription. C'est ainsi qu'un ami de mon père décida de nous venir en aide. Grâce à lui et à son épouse, j'ai pu être scolarisée dans un collège de Bouaké. J'étais très reconnaissante pour leur soutien, car cela me permettait de poursuivre mes études. J'étais donc ravie d'aller vivre chez eux, d'autant plus qu'ils possédaient une belle et vaste maison avec une piscine. Ils m'inscrivirent dans un collège public de la ville, tandis que leurs propres enfants fréquentaient des établissements privés. Cela m'importait peu, car l'essentiel était de pouvoir étudier. Mais très vite son épouse eut une différence de traitement à mon égard. Bien qu'ils aient des domestiques à leur service, elle me chargeait constamment de tâches ménagères. Elle ne supportait pas que je tisse des liens avec sa fille du même âge que moi. Elle m'obligeait à préparer des sachets d'eau et de jus qu'elle vendait. Pendant ce temps, ses enfants, eux, regardaient la télévision ou se divertissaient.

Chaque jour, cette femme m’insultait et me faisait sentir que je n’étais vraiment pas la bienvenue chez elle. Son mari avait engagé un maître de maison pour nous aider dans nos études, mais elle lui avait interdit de m’apporter son aide. Je devais donc faire mes leçons en même temps que ses enfants, sans pouvoir bénéficier du soutien de ce maître.

Malgré ces difficultés, je travaillais assidûment et mes résultats scolaires surpassaient ceux de sa fille, qui était en 4^e comme moi. Cela la mettait dans une grande colère. Son mari désapprouvait le traitement qu’elle me réservait, mais il ne disait rien. Et un jour, alors qu’elle cuisinait, elle m’ordonna de griller des graines d’akpi (djansang). Je voulais utiliser un ustensile pour les retourner, mais elle me demanda de le faire avec mes doigts. En le faisant, je me brûlai. Elle se mit alors à m’insulter une fois de plus, et moi je me sentis accablée par sa méchanceté.

Malgré la splendeur de leur maison, tout en moi aspirait à retrouver la chaleur et le réconfort de ma mère. Chaque parole cruelle, chaque humiliation me faisait souffrir profondément.

Je pleurais sans cesse, impuissante face à ces traitements. Mais notre pauvreté me retenait, car je savais que si je retournais à mon domicile, ma mère n'aurait pas les moyens de payer mes études. Néanmoins, j'aspirais de retourner chez nous, car au cœur de notre pauvreté, régnait un véritable amour.

Mon grand-frère travaillait comme pousse-pousse. Il livrait les casiers de boissons dans différents maquis de la ville. Un jour, après une livraison, lui et un de ses collègues vinrent me rendre visite. Ils avaient énormément marché et étaient affamés.

À leur arrivée, ma tutrice ordonna à la servante de leur servir la nourriture destinée aux chiens, directement dans leur récipient. Mon cœur se serra. Je ne voulais pas qu'ils mangent cela, mais leur faim était si grande qu'ils se jetèrent sur le repas sans hésiter.

Comment pouvait-on infliger à des êtres humains une telle humiliation en leur donnant de la nourriture destinée aux animaux, et de surcroît dans la gamelle des chiens ? Il y avait trop de méchanceté en cette femme. J'étais si attristée

que je n'avais qu'une seule pensée, terminer l'école au plus vite pour retrouver la chaleur et l'amour de ma mère, de mes frères et ma petite sœur.

Plus tard, pendant les vacances scolaires, je quittai enfin leur domicile pour retourner auprès de ma mère, le cœur débordant de joie et de soulagement.

À cette époque, nous fréquentions une congrégation baptiste du quartier. Le pasteur et plusieurs membres de l'église vinrent nous soutenir pour détruire en consumant par le feu l'autel de mon arrière-grand-mère. Cet acte suscita une vive colère au sein de la famille, qui eux tenait farouchement à leur idole. Ils se sont ainsi dressés contre ma mère. Mais nous avons pour autant persévétré dans la prière et le Seigneur a pris le contrôle de tout. Une cellule de prière fut même mise en place au sein de notre cour, et de nombreuses personnes furent touchées.

Nous étions tous assidus, tant à l'église que lors de ces temps de prière, partageant avec ferveur des moments de foi, de louange et de

recueillement. C'est dans ce contexte qu'un jour, à l'âge de treize ans, je fis un songe dans lequel la nuit était bien avancée. Dans cette vision, je levai les yeux vers le ciel et je vis la lune, qui avait rétréci. Puis je me retrouvai dans une église quasiment vide. À peine avais-je franchi le seuil que le pasteur, debout à la chaire, prononça ces paroles : « La moisson est grande, mais il y a peu d'ouvriers. » À mon réveil, je racontai le rêve à ma mère. Nous ignorions alors que ces paroles provenaient des Écritures. Au même moment, le pasteur de notre assemblée passa nous rendre visite. Ma maman me demanda de lui expliquer le songe, ce que je fis. Après m'avoir écoutée attentivement, il déclara que c'était une prophétie. Je ne comprenais pas ce mot, ni la portée de ce qu'il venait de dire. Ce n'est que bien plus tard, en lisant la Parole, que je découvris que ces paroles se trouvaient bien dans la Bible, en Matthieu 9:37 et en Luc 10:2.

Tout semblait aller pour le mieux, jusqu'au jour où, un dimanche après-midi, tout bascula à nouveau. Ce jour-là, mon frère et moi nous apprêtons à regarder l'émission d'un célèbre pasteur américain, diffusée chaque semaine à la

télévision nationale. Soudain, je fus prise d'un malaise accompagné d'une sensation étrange. C'était comme si une force invisible m'avait saisie, me guidant malgré moi. Une présence sombre, semblable à une ombre, me conduisit jusqu'à la chambre, sur le lit de mon grand frère.

Là, une série d'événements inexplicables se produisirent. Je commençai à me sentir de plus en plus mal, me tournant sans cesse dans le lit, jusqu'à ce que je sente le matelas se soulever avec moi avant de retomber violemment.

Puis, cette créature invisible se mit sur ma poitrine. Je me retrouvai totalement paralysée, incapable de bouger ni de prononcer le moindre mot. Je me débattais de toutes mes forces, mais en vain. Finalement, cette chose s'échappa par la fenêtre de la chambre, avec une vitesse fulgurante, me laissant inanimée, comme morte. J'étais épuisée, sans la moindre énergie, mais j'ai trouvé la force de me relever tant bien que mal. Titubante, je me suis dirigée vers la chambre de ma mère. Je l'ai appelée à plusieurs reprises, la suppliant de me donner des médicaments, car je me sentais extrêmement mal. Pourtant, bien qu'elle eût les yeux ouverts, elle ne me voyait

pas. Désemparée, je suis sortie m'asseoir devant la porte de la maison, espérant que quelqu'un me remarque et m'emmène à l'hôpital. Je me sentais comme vidée de toute vie. C'est alors qu'une voisine, revenant de la douche, passa juste devant moi. Je l'ai appelée, la suppliant de m'aider, mais elle poursuivit sa route sans même tourner la tête, comme si j'étais devenue invisible. Elle non plus ne me voyait pas. C'était une expérience troublante, irréelle.

Je suis finalement retournée me coucher, épuisée et angoissée. Ce fut le début d'un long calvaire, d'une maladie qui allait durer six interminables mois. Mes nuits étaient interminables, rythmées par des douleurs atroces et d'horribles cauchemars. Ces douleurs parcouraient tout mon corps, de la pointe des pieds jusqu'à la tête, de la gorge jusqu'à la poitrine, n'épargnant aucun de mes membres. Je ne pouvais rien avaler d'autre que de l'eau. Puis survinrent des épisodes de vomissements violents, de diarrhées persistantes, de toux, de perte d'appétit et de difficultés respiratoires. Mon état se dégrada rapidement, et je commençai à perdre beaucoup de poids, car je

ne mangeais quasiment plus. J'étais clouée au lit, extrêmement amaigrie et affaiblie.

Prendre une douche était devenu un véritable défi. Je n'avais plus la force de porter mon seau d'eau jusqu'à la salle de bain. C'est donc ma mère qui prenait soin de moi, assurant mes soins d'hygiène avec patience et tendresse. Pour mes besoins, je devais utiliser des vases de toilette pour bébé, car je ne pouvais plus marcher jusqu'aux sanitaires. Je souffrais de devoir lui imposer tout cela, surtout qu'elle devait en plus s'occuper de mon petit frère et de ma petite sœur. Mais je n'avais pas le choix, car la maladie avait véritablement pris le dessus sur moi. Ma vie n'était plus qu'un tourment, remplie de larmes et de souffrances. J'avais tellement maigri qu'aucun de mes vêtements ne m'allait plus. Pour cacher cette maigreur, je portais chaque jour, malgré la chaleur étouffante, le pull rouge de mon grand frère. C'était ce même pull que je gardais constamment sur moi, pour dissimuler mes os collés à ma chair. Plus tard, j'ai été hospitalisée à plusieurs reprises, mais aucun traitement n'apportait d'amélioration. Voyant mon état s'empirer, ma maman, désespérée, s'est

tournée vers des tradipraticiens qui lui ont vendu divers remèdes. Malheureusement, ces soins se révélèrent totalement inefficaces.

Mon état continua de se dégrader, et je dépérissais de jour en jour. C'est alors qu'une rumeur commença à circuler dans le quartier, disant que j'étais atteinte du VIH. Puis, un soir, je n'arrivais plus à respirer correctement. L'air me manquait, et chaque souffle devenait une lutte. Je me suis alors rendue dans la chambre de ma mère et je me suis allongée, espérant trouver un peu de répit. J'ai allumé le ventilateur pour tenter de mieux respirer, mais malgré cela, ma respiration restait pénible et haletante. J'ai alors demandé à mon petit frère de prendre un éventail et de m'éventer pour m'aider à respirer. Mais la situation s'est rapidement aggravée, au point de devenir critique. On m'a aussitôt transportée dans une clinique de la place, où j'avais déjà été hospitalisée à plusieurs reprises. À mon arrivée, une infirmière lança cette parole au médecin, d'un ton méprisant : « La jeune fille là est encore revenue ! » Son attitude montrait clairement qu'elle ne voulait pas s'occuper de moi. Dans cette clinique, ils pensaient également que j'étais

atteinte du SIDA. Lorsque cette soignante s'est approchée de moi, elle a laissé échapper un tchip, comme pour me faire comprendre que je n'étais pas la bienvenue. J'ai passé une nuit dans cet établissement le cœur meurtri et le corps affaibli avant de retourner à la maison.

Malheureusement, la rumeur selon laquelle j'avais le VIH se propagea encore davantage dans le quartier. Je fus donc confrontée au regard des autres, au rejet et à la solitude. Pendant ce temps, les frais médicaux ne cessaient d'augmenter. Ma mère, démunie mais déterminée à me sauver, alla jusqu'à vendre les derniers bijoux qu'il lui restait pour payer mes soins. Elle était musulmane, mais par la suite, elle est devenue chrétienne tout comme mon frère aîné. Cependant, ma mère avait conservé certaines pratiques. Ainsi, chaque jour à 18h, elle me faisait lever pour m'asseoir dans la cour. Selon elle, c'était l'heure de la grande prière dans l'Islam, et ils procédaient de cette manière pour les malades, dans l'espoir d'obtenir une guérison, mais rien ne se produisit.

Un jour, alors qu'on m'avait fait asseoir dans la cour, j'aperçus ma meilleure amie qui venait

acheter un bloc de glace. Plus qu'une amie, nous étions comme de véritables sœurs. Nous faisions même coudre des vêtements identiques par des couturiers du quartier, pour nous habiller comme des jumelles. J'aimais énormément cette amie. Mais depuis le début de ma maladie, elle avait pris ses distances. La dernière fois qu'elle était venue me rendre visite, elle m'avait demandé très directement si j'avais le sida. Je lui avais répondu que non. Elle n'avait rien rajouté, mais après cette conversation, elle ne revint plus jamais me voir. Pour autant, j'étais heureuse de la revoir et j'espérais même qu'elle viendrait me visiter après son achat. Mais dès que je m'apprêtai à lui dire bonjour, elle détourna son visage pour ne pas me saluer. Je baissai la tête, touchée par son geste, comprenant à cet instant qu'elle ne voulait plus me parler. J'avais mal, pour autant, je ne lui en voulais pas. Pour moi, le seul responsable de tous ces maux était la maladie. Cette affection qui détruisait ma chair était la véritable cause du rejet que je subissais autour de moi. Son comportement était dur, mais je refusais de m'apitoyer. Tout ce que je désirais par-dessus tout, c'était retrouver la santé. Ma maman, témoin de la scène, tenta de me

réconforter du mieux qu'elle pouvait. Je ressentais la peine qu'elle éprouvait pour moi et, silencieusement, je l'écoutai, sans prononcer un mot. Puis un jour, mon petit frère, âgé de trois ans à l'époque, s'adressa à ma mère avec une innocence désarmante : « Maman, dis, quand Angéline va mourir, on va nous raser la tête, n'est-ce pas ? »

Il venait tout juste de se disputer avec ma petite sœur, qui avait alors six ans, et qui soutenait qu'à ma mort, personne ne toucherait à leurs cheveux. Ils avaient tant entendu de choses à mon sujet qu'ils étaient persuadés, malgré leur jeune âge, que ma fin était proche. Il faut savoir qu'en pays bété, il existe bien une tradition selon laquelle on se rase la tête en signe de deuil. Mais eux, influencés par les rumeurs qui circulaient à mon propos, semblaient déjà se préparer à mes obsèques. Ma mère, bouleversée, les renvoya en les réprimandant. Quant à moi, depuis la chambre, j'avais tout entendu. Et ces paroles d'enfants, si naïves et pourtant si lourdes de sens, m'avaient profondément touchée. Ce jour-là, j'ai compris à quel point les rumeurs pouvaient marquer des êtres si innocents.

Et tandis que ces paroles restaient gravées en moi, mon état continuait de se dégrader malgré les nombreux traitements et les séjours répétés à l'hôpital. Ma mère, désemparée, ne savait plus vers qui se tourner. Dans son souci de me voir guérir, elle fit appel à un tradipraticien que des proches lui avaient recommandé. Après m'avoir observée, il affirma que j'avais des plaies dans le ventre et que c'était là l'origine de mon mal. Il me prépara alors un breuvage à base de plantes, que je devais boire dans une calebasse et utiliser également pour me laver chaque soir. Mais dès la première gorgée, mon corps réagit violemment. Je me mis à vomir jusqu'à la bile, et je sentais la vie m'échapper. J'avais l'impression que j'allais mourir. Effrayée, ma mère décida aussitôt d'arrêter ce traitement.

Peu de temps après, on nous orienta vers une autre femme, une guérisseuse réputée, disait-on. Celle-ci demanda à ma mère d'apporter une boîte d'allumettes. Selon ses instructions, je devais placer quatre de ces petites bûchettes entre mes orteils, mes doigts et dans mes cheveux, avant de m'allonger sur le dos puis réciter des incantations. Elle affirmait que je serais

instantanément guérie si j’obéissais à ce rituel. Mais quelque chose, au fond de moi, me disait que cette méthode n’était pas bonne. Je ne ressentais ni paix, ni confiance. Je respectais profondément ma mère, mais je ne pouvais pas me soumettre à ces rituels qui troublaient ma conscience. Ma maman insista pour que je suivre les instructions de cette dame, animée par l’espoir d’un miracle. Mais rien ne put ébranler ma conviction, j’ai donc gardé ma position, avec fermeté. Avant de partir, cette guérisseuse tenta de s’emparer de mon pull-over, posé sur une chaise. Je le remarquai aussitôt et en informai ma mère, qui la rappela pour récupérer le vêtement. Nous réalisâmes alors qu’elle n’était pas sérieuse. D’ailleurs, elle était ivre ce jour-là. Cette expérience m’a profondément marquée, mais Dieu, dans sa fidélité, veillait déjà sur moi, même au cœur de toute cette souffrance.

Quelques temps plus tard, alors que je me reposais dans la chambre de ma mère, une voisine vint lui rendre visite. En passant près de la fenêtre, elle posa son regard sur moi. Son visage se figea, car elle me trouva d’une pâleur inquiétante, et remarqua une poudre blanchâtre qui recouvrait ma peau selon elle. Avec

compassion, mais sans détour, elle confia à ma maman qu'à ses yeux, mes chances de survie étaient minces. Ma mère, le cœur en peine, lui confirma la gravité de mon état. Elle expliqua à cette dernière que, lorsque je me déshabillais, on ne voyait plus que mes os, et qu'elle souffrait de me voir dépérir jour après jour. Allongée dans la chambre, j'entendais chacune de leurs paroles. À cet instant, j'ai vraiment cru qu'il n'y avait plus aucun espoir pour moi.

Chaque fois que je me rendais à l'hôpital avec ma mère, je sentais sur moi le poids des regards. J'étais d'une maigreur extrême et mon corps n'était plus que l'ombre de lui-même. Lorsque nous prenions un taxi, il était rare que le chauffeur accepte de nous déposer devant le service où nous devions aller. La plupart du temps, il s'arrêtait à l'entrée du centre hospitalier, et nous devions parcourir à pied le reste du trajet. Pour moi, ces quelques mètres semblaient une éternité. Affaiblie, le souffle court, je devais m'arrêter à plusieurs reprises. Des vertiges me prenaient, et chaque pas était une épreuve. Alors, ma mère, étendait son pagne sur le sol pour que je puisse m'allonger quelques

instants et reprendre un peu de force. C'était un véritable calvaire.

Un jour, nous sommes allées consulter un médecin qu'on nous avait recommandé. Mais, en arrivant devant son cabinet, nous avons trouvé une longue file d'attente. Il y avait beaucoup de monde, et il fallait patienter. Cette attente était difficile pour moi. Épuisée, je me suis étendue sur le sol, attendant notre tour, tandis que ma mère, assise sur un banc juste à côté, veillait sur moi avec attention. Je l'observais en silence. En contemplant son profil, j'ai vu sur son visage une immense tristesse, un fardeau qu'elle tentait de cacher. Alors, d'une voix faible, je lui ai demandé : « Maman, je te fatigue ? »

Elle m'a répondu : « Non, ma fille. »

Mais j'ai insisté, en lui disant : « Si, maman je sais que je te fatigue », et elle n'a plus rien rajouté.

Pour ma part je savais qu'elle était épuisée. C'était elle qui s'occupait désormais de tous mes soins d'hygiène, en plus de ceux de mon petit frère et de ma petite sœur. À cela s'ajoutaient les tâches domestiques et la préparation des repas.

Autrefois, c'était moi qui l'aidais à les accomplir. Mais à présent, à seulement quatorze ans, j'étais alitée, incapable du moindre effort. Je suis sûrement un fardeau supplémentaire pour elle, ce que je me disais à l'intérieur de moi. Soudainement, une pensée traversa mon esprit. Je n'en avais rien dit à ma maman, mais au fond de moi, je venais de prendre une décision, celle de mourir. Je me disais que c'était la seule manière de mettre un terme à mes souffrances et aux siennes.

Peu après, ce fut enfin notre tour. Le médecin me fit monter sur une balance : je ne pesais plus que vingt-six kilos. Il nous prescrivit alors une radiographie pulmonaire. Les résultats révélèrent que l'un de mes poumons était gravement atteint. Le diagnostic tomba : je souffrais d'une tuberculose pulmonaire à un stade très avancé.

Le médecin nous orienta alors vers un centre antituberculeux, où je pourrais obtenir gratuitement le traitement nécessaire.

Nous nous rendîmes donc aux Grandes Endémies de Bouaké. Là-bas, un autre médecin nous accueillit avec bienveillance et nous remit les

médicaments que je devais prendre et renouveler chaque semaine pendant six mois.

Nous l'avions remercié, puis nous sommes rentrées à la maison. À notre retour, après que ma mère m'eut lavée, je lui demandai de me parfumer et de me mettre un peu de talc. J'avais pris cette décision dans mon cœur, je voulais partir, propre et parfumée. Peu m'importait qu'on ait enfin découvert la cause de ma maladie, ma résolution était déjà prise.

Ma mère, sans se douter de rien, fit ce que je lui avais demandé. Puis, avec l'aide de mon grand frère, elle me coucha. Une fois allongée dans mon lit, j'ai parlé à Dieu en ces termes :

« Seigneur, je sais que je vais mourir. Tu vois ma souffrance et tu connais ma douleur, je suis fatiguée de souffrir. Cette nuit, s'il te plaît, prends-moi dans mon sommeil. »

J'étais convaincue que ma dernière heure était arrivée. Persuadée qu'il n'y avait plus d'issue, j'avais confié à Dieu cette dernière prière, non plus pour être guérie, mais pour être au ciel avec lui. Ensuite, comme à mon habitude, j'ai pris ma Bible pour la lire pour une dernière fois.

En l'ouvrant, mes yeux sont tombés sur le Psaume 31, et en lisant ce Psaumes, certains versets ont particulièrement retenu mon attention. Ce sont les versets 10 à 14 qui disent ceci : « Car je suis dans la détresse, j'ai le visage, l'âme et le corps usés par le chagrin. Mes os dépérissent..., Ceux qui me voient dehors s'enfuient loin de moi. Je suis oublié des cœurs comme un mort, je suis comme un vase brisé. J'apprends les mauvais propos de plusieurs... »

Ces paroles résonnaient en moi avec une intensité bouleversante. J'avais l'impression que Dieu me parlait directement, et que ces versets avaient été écrits pour moi, pour décrire exactement mon état. Étonnée par une telle similitude entre le texte et ma propre vie, j'ai poursuivi ma lecture jusqu'à la fin du chapitre, puis j'ai refermé la Bible. Je me suis endormie ce soir-là dans l'espoir que ce soit mon dernier soupir.

J'étais une jeune fille de quatorze ans qui demandait simplement à Dieu de mettre un terme à sa souffrance.

Dans mon cœur, j'espérais qu'Il me reprendrait dans mon sommeil. Mais au matin, un miracle se produisit. Je me suis réveillée, non pas morte, mais vivante, et complètement guérie. Plus aucune douleur, plus aucune faiblesse, même ma force était revenue.

Ce matin-là, c'est moi qui me suis levée la première. J'ai pris mon seau d'eau et je suis parvenue à le porter jusqu'à la douche. Pour la première fois depuis longtemps, je me suis lavée toute seule, chose qui m'était impossible durant toute ma maladie. Mon cœur débordait de joie. Un sourire illuminait mon visage, et une profonde reconnaissance montait de mon âme vers le Dieu Très-Haut. La veille encore, j'étais couchée, sans force, vaincue par la maladie, comptée même parmi les morts. Et voilà qu'au matin, je me tenais debout, complètement guérie. Oui, le Seigneur m'avait visitée. Ce grand Dieu venait de me guérir au travers de la puissance de sa parole.

Ainsi, après ma toilette, j'ai mis de l'eau à chauffer pour toute la famille. Quel contraste avec la veille ! Moi qui ne pouvais rien faire

seule, je me tenais désormais debout, active, et pleine de vie.

Les versets 3, 6 et 17 du Psaume 31 sont un véritable cri vers Dieu, un appel à la délivrance. Et le verset 23 déclare ceci : « Mais tu as entendu la voix de mes supplications quand j'ai crié vers toi. »

Oui, le Seigneur m'a entendue. Il a écouté ma prière lorsque je lui disais que je n'en pouvais plus de souffrir, que je ne supportais plus cette maladie. Dans sa grande grâce, Il m'a donné la vie à la place de la mort que j'attendais, et que j'appelais moi-même. Toute la gloire revient donc à notre Seigneur, l'Unique et le Véritable, qui entend les cris du malheureux et qui vient à son secours.

Comment ne pas lui rendre gloire ? Il est véritablement Yahweh Rapha, le Dieu qui guérit. Comme il est écrit dans le Psaume 107:20 : « Il envoya sa parole et les guérit ; il les fit échapper de la fosse. » C'est exactement ce qu'Il a fait pour moi : Il a envoyé Sa parole, Il m'a délivrée de la fosse et m'a rendue la santé. Gloire à Son saint nom !

Car la nuit, je m'étais couchée épuisée, écrasée sous le poids de la maladie et de la souffrance. Mais au matin, je me suis levée, par sa grâce, avec des chants d'allégresse, comme le déclare le Psaume 30:6.

Je vous le dis du fond du cœur : il n'existe qu'un seul nom capable d'accomplir un tel miracle, un seul nom qui détient une telle puissance, une telle autorité, une telle gloire. Ce nom est le plus merveilleux, le plus élevé, le plus glorifié et il est au-dessus de tous les autres noms : le nom de Yehoshua Mashiah.

Ce jour-là, j'ai décidé de me faire belle pour célébrer ma guérison et surprendre ma mère. En effet, depuis ma maladie, je portais toujours le même vêtement. Mais là, j'avais envie de couleur, de vie, de joie. J'ai alors choisi un pantalon, mais il était trop grand, car mes vingt kilos perdus se faisaient sentir. Je l'ai malgré tout ceinturé pour qu'il tienne, et j'ai ajouté une chemise en pagne, dont j'ai dû replier les manches trop larges. Peu importait, ma joie éclipsait toute cette imperfection. Je me suis coiffée et maquillée, choses que je n'avais pas

faites depuis longtemps. Me voilà enfin prête à surprendre ma mère.

Je frappai doucement à la porte de sa chambre. Elle me regarda, étonnée, et me demanda :

« C'est toi, ma fille ? »

« Oui, maman, c'est moi », répondis-je avec le cœur rempli de gratitude. « Le Seigneur m'a guérie. »

Alors elle a éclaté en cris de joie et en chants de louange, les mains levées vers le ciel. Et moi, je me sentais entièrement enveloppée par la gratitude et l'amour du Tout-Puissant.

Je lui demandai ensuite de l'argent pour me rendre à l'hôpital, car je voulais annoncer au médecin que j'étais guérie. Sans hésiter, elle me donna le transport, tout en continuant de chanter des cantiques de louange. Nous étions toutes les deux submergées par une joie immense.

À mon arrivée à l'hôpital, le médecin me reconnut de loin. Il appela ses collègues en s'exclamant : « Venez voir la jeune fille, elle est

guérie ! » Tous se mirent à sourire, me regardant comme une véritable miraculée. Quelques jours avant, je tenais à peine debout, et ce jour-là, je marchais pleinement rétablie. Touché par mon état, le médecin me donna même de l'argent pour mon transport. C'était un homme vraiment généreux. Je n'oublierai jamais qu'il m'offrait des médicaments gratuitement, sachant que nous n'avions pas les moyens de les acheter. Je le remerciai du fond du cœur, puis je repris le chemin de la maison, le cœur rempli de gratitude.

Avant de rentrer chez moi, je décidai de m'acheter un sandwich. Je m'assis ensuite auprès de la vendeuse pour le déguster. Chaque bouchée était un réel plaisir, car je n'avais presque rien mangé depuis un certain temps, mon appétit ayant disparu avec la maladie. La vendeuse me parlait, mais je ne l'écoutais pas vraiment. Mes pensées étaient entièrement tournées vers mes amies. Je me disais qu'elles m'accepteraient toutes maintenant, puisque j'étais guérie. Je repensais à nos sorties, à nos fous rires, à tous les moments que nous pourrions enfin partager à nouveau. La maladie m'avait longtemps privée

de ces instants précieux, et retrouver leur compagnie était devenu pour moi une priorité.

Je rêvais d'une seule chose : ne plus jamais subir de rejet.

Quand j'eus fini mon sandwich, j'empruntai un taxi pour rentrer à la maison. J'étais vraiment heureuse et je rêvais même les yeux ouverts. Je me disais que peut-être une fête se tiendrait en mon honneur et que tout le monde viendrait pour me voir, moi la miraculée. Je pensais aussi au bonheur que mes amis, les voisins, la famille auraient de me voir guérie.

Mais à l'approche de la maison, mon bonheur céda la place à l'inquiétude. De loin, j'aperçus un camion de pompiers, mon cœur se serra aussitôt. Était-ce vraiment chez moi ? Peut-être chez les voisins, me suis-je dite. En un instant, je compris que le véhicule était bel et bien garé devant ma maison. Je descendis alors du taxi et avançai lentement, incapable de faire un pas rapide. J'étais comme hypnotisée, figée par l'incompréhension. Comment un tel drame avait-il pu se produire ? Et pourquoi ?

Des voisins, m'ayant reconnue, se précipitèrent vers moi pour me réconforter, leurs visages marqués par la tristesse et la compassion. Ma maison avait bel et bien brûlé.

Cette épreuve tomba sur moi comme un coup de tonnerre. Les larmes jaillirent de mes yeux sans que je puisse les retenir. Dans un silence mêlé de douleur et d'incompréhension, je dis à Dieu : « Seigneur, tu exagères ! Je n'ai que quatorze ans, pourquoi permets-Tu une telle épreuve ? »

Une voisine s'approcha alors et, cherchant à me consoler, me dit que, selon elle, cet incendie représentait le sacrifice nécessaire à ma guérison. Ses paroles résonnèrent dans mon esprit, mais je ne parvenais pas à en saisir tout le sens.

J'aperçus ensuite ma mère, assise à même le sol, à moitié consciente, et mon petit frère de trois ans, complètement déboussolé. La cour était noire de monde.

Dieu merci, les pompiers avaient réussi à maîtriser les flammes, et il n'y avait eu aucune perte en vie humaine.

Lorsque le feu fut éteint, l'un d'eux sortit de la maison, tenant un livre qu'il feuilletait avec

étonnement : c'était ma Bible. Elle n'avait pas brûlé. Aucune page n'avait été consumée. Elle avait résisté aux flammes !

Le pompier, stupéfait, tournait les pages encore intactes, sous le regard émerveillé des témoins. Chacun, à son tour, voulait toucher, tenir entre ses mains cette Bible miraculeusement préservée au milieu des cendres. C'était un témoignage vivant de la puissance de Dieu.

Parmi les témoins, un voisin musulman avait assisté aux premiers instants de l'incendie.

Lorsque le feu fut finalement maîtrisé et que les premières paroles furent échangées, il se tourna vers nous, les yeux grands ouverts, encore marqué par l'incompréhension de ce qu'il venait de vivre. D'une voix haletante, il déclara : « J'ai vu le feu former un cercle autour de la Bible, posée sur la chaise. Il n'a pas pu la brûler. »

Ses mots étaient remplis de stupéfaction, comme si, malgré ce qu'il avait vu de ses propres yeux, il n'arrivait pas à y croire. Il semblait complètement dépassé par l'événement, qui brisait toute logique. Dans son état de choc, il se

mit alors à réciter des versets du Coran, comme s'il cherchait à donner un sens à ce miracle.

Ce qui était encore plus frappant, c'est que la chaise sur laquelle j'avaisposé ma Bible était complètement carbonisée, réduite en cendres. Mais la Bible, elle, restait intacte, miraculeusement préservée des flammes.

Toutes mes fournitures scolaires, les meubles et mes vêtements avaient été engloutis par le feu. Du sol au plafond, tout avait brûlé. Tout, sauf la Bible. Comment expliquer que ce livre, fait de papier comme tous mes autres livres, ait pu résister aux flammes ?

Ce qui m'étonna encore plus, c'est que, bien que la couverture ait été consumée, aucune des pages, aucune écriture n'avait été touchée par le feu. De la Genèse à l'Apocalypse, tout est resté intact. C'est sans aucun doute, la marque de Dieu, la puissance de l'Unique et du Véritable, qui affirme dans sa Parole : « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point » (Matthieu 24:35). Sa Parole est la vérité, et ce miracle en était la preuve vivante.

Le Dieu de grâce m'a véritablement épargnée ce jour-là.

Le feu, en effet, était parti de mon propre lit. C'est mon petit frère qui, en jouant, avait allumé une allumette et mis le feu à mon matelas. Or, la veille encore, j'étais alitée, couchée dans mon lit. La mort frappait vraiment à ma porte, mais le Seigneur l'a repoussée pour me garder en vie. Gloire à Son Saint Nom ! Quel Dieu merveilleux et fidèle Il est !

Il ne restait plus rien de récupérable dans la maison. Tout avait été réduit en cendres. Pourtant, au milieu de ce désastre, Dieu m'avait laissée en vie, témoin de Sa puissance et de Sa miséricorde.

Avant l'incendie, nous n'avions déjà pas grand-chose. En meubles, nous ne possédions que deux fauteuils en rotin tressé, deux chaises et une table. C'était le strict minimum. Et voilà que ce peu que nous possédions venait de partir en fumée. Nous ne possédions désormais plus rien et étions contraints de dormir à même le sol. Nous étions passés de la pauvreté à l'extrême pauvreté. La nuit tombée, il était impossible de

dormir à cause de l'odeur toxique de combustion qui persistait dans la maison.

J'avais du mal à respirer et je n'arrivais pas à fermer l'œil. Ma maman ouvrit alors les portes et les fenêtres pour essayer d'aérer, mais l'odeur était tenace. Finalement, nous dûmes passer une nuit blanche. Ce fut le début d'une épreuve particulièrement difficile. Car, en plus du manque d'argent, nous devions faire face à un autre fléau : le manque de vêtements.

Je n'avais plus rien d'autre que les habits que je portais : un pantalon en jean bleu et une chemise en pagne jaune. Mon grand frère, ayant un peu de linge qui avait échappé à l'incendie, me donna l'un de ses tee-shirts. La veille, il avait fait sortir son linge sale pour la lessive, ce qui l'avait épargné. Moi, je n'avais plus rien. Je devais porter les mêmes vêtements jour après jour, et peu à peu, la honte commença à m'envahir.

En plus de cela, il ne nous restait plus rien pour vivre. Nous étions réduits à quémander de la nourriture. Ma mère allait donc de maison en maison demander à manger aux voisins. Quand nous avions de la chance, nous recevions un peu

de nourriture ; sinon, nous devions nous coucher le ventre vide.

Je me souviens qu'une fois, ma mère, après être sortie demander de la nourriture, revint avec du riz cru. Malheureusement, nous n'avions même pas la somme de 100 CFA pour acheter du charbon de bois afin de le cuisiner. Mon frère aîné et moi tentâmes en vain de faire du feu avec du carton, du papier et quelques brindilles, mais tout cela resta sans succès. Nous étions dans l'incapacité de cuire ce riz.

Il y avait des arachides que nous avions plantées, et, dans notre faim désespérée, j'ai décidé de les déterrer. Mais c'était trop tôt pour les cueillir, elles n'étaient même pas mûres. Nous avons alors essayé de manger ce riz cru, accompagné de ces arachides non mûres, mais c'était absolument immangeable. Résignés, nous avons fini par boire de l'eau, en espérant apaiser notre faim. Épuisés, nous nous sommes couchés sans avoir mangé. Mais cette nuit-là, mon petit frère perturba le sommeil de tout le monde à cause de la faim. Vers trois heures du matin, il se réveilla en pleurant, hurlant de faim. Ma mère lui donna un verre d'eau dans l'espoir de le calmer, mais il

refusa, car il voulait absolument manger. Il avait tellement faim qu'il était impossible de le calmer. Notre maman, désemparée, fouilla dans ses sacs à main et son porte-monnaie, cherchant de l'argent, mais il n'y avait rien. Les pleurs de mon petit frère ne cessaient pas, et dans un dernier geste de désespoir, elle reprit ses sacs à main et les secoua. C'est alors qu'une pièce de 10 CFA tomba d'un des sacs. Il était cinq heures du matin. Moi, j'étais là, assise, silencieuse, observant toute la scène. Ma mère tendit la pièce à mon petit frère, qui se calma immédiatement.

Dans notre cour, il y avait une dame qui vendait des ignames frites, et c'était ce qu'il voulait manger. Il dut cependant attendre qu'elle commence à vendre pour pouvoir en acheter. Dès qu'elle sortit de sa maison, il alla s'asseoir sur le pas de la porte, l'attendant patiemment. Mais il dut patienter le temps qu'elle balaie son emplacement et commence à préparer les tubercules. Ce n'est que vers sept heures du matin qu'elle lui tendit deux morceaux d'igname, équivalant à la pièce de 10 CFA qu'il avait. Cette scène est restée gravée dans ma mémoire.

Nous étions tous profondément marqués par ces épreuves et par cette grande souffrance.

Parfois, en observant mon petit frère, je le trouvais différent des autres enfants de son âge. Tandis que ses camarades jouaient, il restait à l'écart, seul dans un coin, pensif, tête baissée, la main posée sur sa joue. Malgré son jeune âge, il portait en lui la lourde empreinte des souffrances que nous travisions. Il semblait déjà, à sa manière, absorber la douleur et la dureté de la vie, bien au-delà de ce qu'un enfant devrait endurer.

Pour ma part, j'étais épuisée et remplie de honte de devoir porter les mêmes vêtements. Alors, j'ai écrit une lettre à une grande sœur du quartier pour lui demander des habits. Elle m'a donné quelques vêtements, mais la plupart étaient soit troués, soit brûlés au fer à repasser. Peu m'importait ! Je les ai raccommodés du mieux que j'ai pu, et cela m'a permis de changer un peu ma garde-robe.

Mais, fatiguée de notre situation, j'ai décidé de partir pour Abidjan, la capitale de la Côte d'Ivoire. J'espérais y trouver une vie meilleure,

un emploi afin de subvenir aux besoins de ma famille.

Un après-midi, alors que ma mère était occupée avec les travaux ménagers, j'ai laissé une lettre explicative dans son sac à main et j'ai pris le train pour Abidjan. Je suis partie sans pièce d'identité, avec seulement 1500 CFA que j'avais pris dans son porte-monnaie. Je savais que c'était tout ce qu'elle avait comme argent, mais je devais partir pour trouver du travail et espérer que notre situation s'améliorerait.

Je suis donc arrivée dans la capitale, mais les choses n'ont pas été aussi simples que je le pensais. C'est ainsi qu'a débuté pour moi une vie de sans domicile fixe. Moi qui avais un toit auparavant, je me retrouvais maintenant sans logement, livrée à moi-même. Je dormais dans des abribus, dans des garages, sur des cartons en dessous voitures. Je marchais beaucoup, ne sachant pas où aller, et je passais la plupart de mon temps dans les bus et les terminus. Chaque matin, je faisais du porte-à-porte, cherchant désespérément un emploi de domestique ou de serveuse. Et un soir, dans mon errance, je me suis retrouvée sur les chemins de fer, plongée

dans une obscurité totale. J'étais seule, sans personne autour de moi, juste les rails qui étaient interminables. Heureusement, il n'y avait pas de trains ce soir-là. Je me mettais réellement en danger. Pourtant, au fond de moi, j'ai toujours eu cette impression que Dieu veillait sur moi.

Souvent, sur mon chemin, je croisais des taxis portant des autocollants avec des versets bibliques. Et chaque fois, ces paroles semblaient s'adresser directement à moi. C'était comme si le Seigneur voulait me parler à travers elles.

Après cela, j'ai traversé des épisodes de faim extrême. Et je peux le dire sans exagération : le manque de nourriture peut rendre fou. Je me souviens d'un jour particulièrement terrible où la faim était si intense que, dans un moment de désespoir, j'en étais venue à m'arracher les cheveux pour les manger.

Parfois, je ramassais des pièces tombées à terre, de 5 ou 10 francs CFA. Avec cet argent, je m'achetais une simple tranche de noix de coco, qui me servait alors de repas. Je ne pouvais en aucun cas me permettre d'acheter de quoi manger convenablement. Ainsi, déjà amaigrie

par la maladie que j'avais eue, je continuais de dépérir. Et malheureusement pour moi, mon corps amaigri devint la cible de moquerie.

Je me souviens d'un jour où un homme d'un certain âge m'appela alors que je marchais dans la rue. Pensant qu'il avait besoin d'un renseignement, je traversai la route pour aller vers lui. Il se tenait devant un atelier de menuiserie, entouré de quelques personnes.

À peine arrivée près de lui, il me lança : « Tu es tellement maigre que je me demande comment tu fais pour respirer ! » Aussitôt, des éclats de rire fusèrent. C'était une méchanceté gratuite, et pourtant, je ne répondis rien. Ces paroles m'ont blessée. Je traversai à nouveau la route et poursuivis mon chemin en silence.

Plus tard, une femme qui tenait un restaurant m'engagea pour 50 CFA par jour, en plus de m'héberger gratuitement. J'ai accepté son offre. Nous étions quatre jeunes filles à travailler chez elle. Nous dormions dans son salon, sur des pagnes, à même le sol. Bien qu'elle nous exploitât, le peu qu'elle nous payait nous permettait de nous acheter un peu de nourriture.

L'argent qu'elle nous donnait était vraiment insuffisant, mais avec l'une de mes collègues, nous mettions en commun cette maigre somme pour acheter de l'attiéké à 50 CFA et du poisson au même prix. Cela nous permettait d'avoir un repas.

En repensant à ces moments, je mesure la grâce de Dieu dans ma vie. Aujourd'hui, nous vivons dans un monde où beaucoup minimisent les bienfaits du Seigneur et oublient de Lui rendre grâce. Ils ne réalisent pas qu'avoir à manger est une grâce, avoir des vêtements est une grâce, respirer est une grâce, être en bonne santé est une grâce... en fait, tout est grâce ! Mais trop de personnes ne prennent pas le temps de remercier le Créateur, parce qu'ils ne mesurent pas l'importance d'avoir de la nourriture et des vêtements. Ils ne savent pas ce que c'est que d'avoir faim ni de vivre dans le manque.

Selon l'ONU, chaque jour, 25 000 personnes, dont plus de 10 000 enfants, meurent de faim. Avec la montée des prix, on estime que 100 millions de personnes risquent de sombrer dans la pauvreté et la faim. Que le Seigneur nous aide

à prendre conscience de tout cela et à tendre la main aux plus vulnérables.

Plus tard, j'ai rétrogradé. Je me suis éloignée de l'église et j'ai cessé de la fréquenter. J'ai fini par travailler pendant sept ans dans une discothèque, où j'ai découvert une vie de débauche, d'impudicité et d'alcool. Pourtant, il y avait toujours cette soif en moi, et je ne me suis jamais séparée du petit Nouveau Testament que j'avais. Chaque jour, avant de m'endormir, je lisais un psaume, malgré mon éloignement du Seigneur.

Quelques années plus tard, en 2000, j'ai quitté la Côte d'Ivoire pour la France.

En 2007, une amie m'a invitée à rejoindre son assemblée, et j'ai commencé à y aller régulièrement. Malheureusement, en 2008, mon père décéda. À l'annonce de sa mort, des amis sont venus me présenter leurs condoléances. Parmi eux se trouvait une connaissance qui s'est mise à pleurer à chaudes larmes, car elle aussi avait perdu son père quelques années plus tôt. Ma douleur avait ravivé en elle de tristes souvenirs. Je suis donc sortie pour la consoler. C'est alors qu'une force invisible m'a

brusquement poussée en arrière, me faisant tomber sur le dos. Il m'était impossible de me relever. Mon mari, aidé de son cousin, me porta, mais mes jambes étaient devenues raides, figées comme du bois, presque soudées l'une à l'autre. Je ne pouvais plus les écarter. Des amies chrétiennes sont arrivées et ont commencé à prier pour moi. Pendant la prière, j'ai eu une vision dans laquelle apparaissait une tombe. Mes pieds étaient liés par une corde semblable à une liane. Et il y avait des personnes qui tiraient sur cette corde, tentant de m'entraîner dans cette fosse. Je criais de toutes mes forces, me débattant tout en décrivant ce que je voyais. Mais malgré leurs intercessions, je continuais à me sentir très mal, et je voyais toujours mes pieds attachés. J'ai alors demandé à un ami de me les délier, mais il ne comprenait pas. Il a demandé aux autres : « Quelqu'un lui a attaché les pieds ? »

Tous ont répondu non. Pourtant, moi, je percevais clairement ces liens invisibles.

À partir de cet instant, je ne pus plus me tenir debout correctement. S'ensuivirent alors des épisodes de douleurs insupportables.

Par moments, j'entendais comme des coups de marteau résonner dans mes os, et la douleur était si intense que j'hurlais de toutes mes forces. D'autres fois, j'avais la sensation qu'un serpent se mouvait à l'intérieur de mes jambes.

J'ai alors été hospitalisée et j'ai subi plusieurs examens cliniques, mais aucun n'a révélé la moindre anomalie. Les médecins ont envisagé plusieurs hypothèses, notamment le syndrome des jambes sans repos ou un trouble cérébral, et m'ont prescrit différents traitements. Cependant, aucun des remèdes administrés n'a eu d'effet, et la maladie a persisté.

Un jour, je suis retournée consulter mon médecin traitant. Désemparé, il m'a demandé si mon mal ne relevait pas du vaudou, car il ne parvenait pas à en comprendre l'origine. Il m'a alors rédigé une lettre pour une hospitalisation. J'ai ainsi été admise dans un établissement où j'ai subi des examens complémentaires ainsi que des séances de kinésithérapie. Pour autant, la douleur persistait. Le médecin de la clinique m'a donc proposé une hospitalisation dans un hôpital parisien spécialisé dans les maladies rares et encore méconnues, espérant que leurs experts

pourraient enfin trouver un remède. C'est à cet instant que j'ai senti, au plus profond de moi, que seule une intervention de Dieu pouvait me sauver. J'ai donc décliné l'hospitalisation.

Mais, une fois rentrée chez moi, mon état s'est soudainement aggravé. La douleur est devenue insupportable, et j'ai dû être transportée d'urgence à l'hôpital. Je ne pouvais plus marcher du tout ; on m'a installée dans un fauteuil roulant. Lorsque le docteur m'a reçue, mes jambes ne répondaient plus. J'étais comme paralysée. On m'a ensuite allongée sur un lit médicalisé, tandis que je me tordais de douleur. Il m'a interrogée sur les circonstances de ma maladie. Je lui ai raconté la chute que j'avais faite en apprenant le décès de mon père, puis tout ce qui avait suivi. Après m'avoir écoutée attentivement, il m'a déclaré : « J'ai consulté vos examens, et même si nous en effectuons d'autres, nous ne trouverons rien. Je vous conseille de vous tourner vers Dieu. » Ses paroles m'ont stupéfaite. Je suis restée sans voix. Pourtant, ses mots ont profondément résonné en moi. Elles m'ont fait comprendre qu'il n'existe qu'un seul

Médecin par Excellence, le seul et le véritable capable de me guérir.

De retour chez moi, je n'ai cessé de repenser à ce qu'il m'avait dit, conservant ses paroles précieusement dans mon cœur.

J'ai traversé cette épreuve pendant six longs mois. Mes jambes ne me portaient plus, et je ne pouvais plus rien faire seule. Pour mes enfants, cette situation était très difficile, car je n'étais plus en mesure de les accompagner à l'école, ni même de les emmener jouer. Un jour, voyant l'une de mes filles profondément attristée par mon état, je lui ai promis que le Seigneur me guérirait. J'ai même ajouté que, dès le lendemain, je jouerais avec elle, car je serais rétablie. Hélas, le jour venu, rien n'avait changé. Ma fille s'est ainsi mise à pleurer en me disant :

« Tu m'as menti, maman, tu m'avais dit que le Seigneur allait te guérir. »

Je lui avais parlé ainsi parce qu'au plus profond de moi, j'espérais de tout cœur ce miracle.

Sa tristesse faisait écho à la mienne. Mais le Tout-Puissant n'avait pas encore répondu à mes prières ; il me fallait donc attendre et persévéérer.

Mon désir de délivrance était si intense que, parfois, je priais à haute voix, crient ma détresse vers le ciel.

Un jour, mes enfants et mon mari sont accourus à l'étage, croyant qu'il m'était arrivé quelque chose, tant mes cris étaient si intenses. C'était ma manière d'exprimer ma souffrance à Dieu, car je n'en pouvais plus de cette maladie.

Après tout ce temps et épisodée, j'ai fini par prendre une décision désespérée, celle de me défenestrer pour mettre fin à mes jours. Je me suis donc approchée de la fenêtre de ma chambre, mais avant de passer à l'acte, j'ai voulu parler au Seigneur une dernière fois. Je lui ai dit ceci : « Ta Parole déclare que tu ne nous laisseras pas éprouver au-delà de nos forces (1Corinthiens 10 :13). Mais me voici à bout, incapable de supporter une telle épreuve. Parle-moi, Seigneur, car je n'en peux plus. Parle-moi, car je veux t'entendre. »

Au même moment, j'ai entendu une voix, alors que j'étais seule dans ma chambre. Surprise, je me suis dit : « C'est étrange, quelqu'un me parle. » Cette voix douce, paisible, m'a alors répété : « Matthieu 8:17. » Aussitôt, j'ai compris que c'était le Seigneur lui-même qui s'adressait à moi. Je me suis donc précipitée pour prendre ma Bible et lire ce verset. Je le connaissais déjà, mais j'ai choisi d'obéir à la voix et de le relire. À cet instant, j'ai eu l'impression que des écailles tombaient de mes yeux. Je percevais ce passage d'une manière totalement différente.

Dans sa grâce, le Seigneur a ouvert mon intelligence, et cela a marqué le début de ma délivrance.

Il est écrit : « Christ a porté nos maladies. »

Je me suis arrêtée sur ces mots et j'ai dit : « Père, je comprends que, selon les Écritures, qu'il y a deux mille ans, tu as déjà porté la maladie dont je souffre aujourd'hui. Si tu l'as prise sur toi, cela signifie que je ne suis plus malade. Tu l'as vaincue, et grâce à ta victoire, je suis guérie. Car sur cette croix, tu as porté toutes les infirmités, y compris la mienne. »

Convaincue de ma guérison, j'ai alors pris la décision d'arrêter tous mes traitements.

Cependant, dès que j'ai cessé de les prendre, la douleur s'est intensifiée. Malgré cela, je suis restée en paix, persuadée de la vérité de la parole que j'avais reçue et certaine que ma guérison était déjà accomplie. Ma mère et mes proches, inquiets de me voir dans cet état, m'ont encouragée à reprendre mes médicaments tout en continuant de garder ma foi en Dieu. Mais je leur ai répondu que j'étais déjà guérie et que, par conséquent, je n'avais plus besoin de traitements. Je leur expliquais que les douleurs que je ressentais n'étaient que des séquelles, car Christ m'avait déjà guérie il y a deux mille ans. J'ai donc persévétré, plaçant toute ma foi dans le verset que j'avais entendu, sans reprendre aucun remède. Et en moins d'une semaine, la douleur avait complètement disparu, et je pouvais de nouveau marcher.

La Parole de Dieu venait de me libérer une fois de plus. Alléluia !

La première chose que j'ai faite a été de parcourir le quartier à pied, en remerciant et en glorifiant le nom du Seigneur. Je savourais

chaque instant de cette nouvelle vie qui s'ouvrait devant moi. Je pouvais désormais accompagner mes enfants à l'école et reprendre une vie normale. C'est pour toutes ces raisons que je ne cesserai jamais de témoigner de la puissance de ce Dieu qui guérit et qui agit par sa Parole. Comme le dit la Bible : « Il envoya sa parole, et il les guérit » (Psaume 107 :20).

Après ma guérison, j'ai dû me rendre en Côte d'Ivoire pour les obsèques de mon père. Au vu de tout ce que j'avais traversé, certains membres de mon entourage m'ont déconseillé ce voyage, estimant que je mettais ma vie en danger et que c'était trop risqué. Mais je n'ai pas tenu compte de leurs avertissements et j'ai trouvé refuge dans la prière. Je suis donc partie pour les funérailles, confiante que le Seigneur était aux commandes de tout.

Le jour de l'enterrement, alors que nous nous rendions à la morgue, nous avons fait une sortie de route. Nous étions cinq dans le véhicule, tous ont paniqué en criant de peur, car la voiture se dirigeait droit vers un ravin. Mon seul réflexe a été de crier le nom de Jésus. Sur-le-champ, la voiture s'est miraculeusement remise sur la

route, et le conducteur a pu s'arrêter. Il était paniqué et sous le choc, ayant besoin de reprendre ses esprits avant de continuer. Mes sœurs, elles aussi, étaient affolées. Mais je les ai rassurées, leur disant que rien ne nous arriverait et que nous retournerions à Abidjan saines et sauvées. C'est exactement ce qui s'est passé.

Le Dieu de grâce nous a protégées, il nous a épargnées de cet accident et nous a préservées tout au long de notre séjour. Ce Dieu Fidèle a fait échouer tous les plans de l'ennemi. Son nom est plus grand que tout et il remplit les cieux. L'ennemi peut se déchaîner, les vents peuvent souffler, mais le Seigneur demeure un bouclier et une forteresse pour ses enfants.

Dans la souffrance, comme dans toutes les épreuves que nous traversons, nous devons garder la foi et croire en la puissance de son nom. Dieu est plus grand que la maladie, et il peut te guérir si tu crois en lui. Celui qui a cloué toutes les maladies à la croix a déjà cloué la tienne. Le crois-tu ? La maladie obéit à un nom, et elle entend la Parole de Dieu.

La grâce du Seigneur ne s'est pas arrêtée à ma vie. Elle a agi dans celle de ma famille, transformant nos parcours de manière extraordinaire. Aujourd'hui, mon frère aîné, qui autrefois était pousse-pousse et dont ma tutrice avait donné la nourriture destinée aux chiens, est devenu pasteur. Mon autre grand frère, celui qui m'avait offert la Bible, exerce lui aussi le ministère pastoral depuis plus de trente ans. La bonté de Dieu a profondément marqué nos vies, et nous persévérons tous sur ce chemin étroit et resserré qui mène à la vie éternelle, guidés par Sa Parole et Sa fidélité.

Lorsque j'ai fait imprimer cet ouvrage pour la première fois, j'ai eu la joie d'envoyer un exemplaire à ma mère et aux membres de la famille vivant à Bouaké. C'était un moment merveilleux. Mais, le jour même où les livres sont arrivés, un nouvel incendie a de nouveau ravagé la maison, plongeant ma mère dans un désarroi total. Je l'ai entendue pleurer à chaudes larmes, submergée par une souffrance profonde. Pourtant, malgré cette nouvelle épreuve, la main de notre Seigneur s'est manifestée. Avec l'aide de certains frères et sœurs, nous avons pu

rassembler l'argent nécessaire pour entreprendre les travaux et rénover la maison. Ce moment de détresse s'est transformé en une nouvelle preuve que le Seigneur veille sur nous et que sa fidélité ne nous abandonne jamais. Par la suite, lorsque ma mère a lu le livre, j'ai été frappée par la vivacité avec laquelle elle se souvenait de chaque détail. C'était comme si tous ces souvenirs, bien que profondément enfouis, avaient été préservés intacts dans sa mémoire. J'étais émerveillée de constater qu'elle pouvait se rappeler avec autant de justesse tout ce que j'avais vécu. La seule question qu'elle m'a posée m'a profondément touchée. Elle m'a demandé pourquoi je ne l'avais pas mise au courant de la maltraitance que j'avais subie chez ma tutrice et de ma vie de sans domicile fixe ? Je lui ai répondu avec tendresse que je ne voulais pas la peiner, préférant porter seule ce fardeau.

Malheureusement, ma maman tant-aimée nous a quittés le 1er décembre 2024, nous laissant dans un vide immense. C'était une mère exceptionnelle et une fidèle servante du Dieu Très-Haut. Comme le dit le Psaume 116:15, la mort des bien-aimés de Yahweh est précieuse à

Ses yeux. Gloire soit rendue à Dieu, Lui qui transforme les cendres en espérance et les larmes en force. Si je respire aujourd’hui, c’est par Sa grâce. Si mes pas se relèvent après tant de chutes, c’est encore par Sa grâce. Et comment pourrais-je garder le silence, quand Sa main m’a portée là où mes forces avaient disparu, et là où je n’avais plus d’espoir ?

La Bible n'est pas pour moi un simple livre : elle est la voix qui m'a parlé au milieu du chaos, la lumière qui n'a pas vacillé lorsque tout autour de moi s'écroulait. Elle est la voix de Dieu.

Nos biens ont brûlé, mais ce livre est resté intact. Il est le signe de Sa présence, et même les flammes ont reculé devant lui.

C'est là que se trouve ma véritable richesse.
C'est là que se trouve mon héritage.

Et tant que mon cœur battra, je raconterai ce qu'Il a fait pour moi. Non pour me glorifier, mais pour témoigner de sa bonté et de sa fidélité.

C'est pourquoi je le proclamerai haut et fort : non, la Bible n'a pas brûlé. Et ce témoignage est la vérité.



33520 BRUGES (France)
www.aquiprint.com

achevé d'imprimer novembre 2025



